

1^{re} ANNÉE.—No 4.—JEUDI, 31 OCTOBRE 1889

INDUSTRIE

COMMERCE

EDUCATION

Arts et Métiers

Economie domestique

LITTÉRATURE

TURCOTTE & MENARD Propriétaires

JOS. TURCOTTE, directeur de la rédaction

Revue de Québec

Journal hebdomadaire, publié tous les jeudis

Imprimerie de

Adj. MENARD, rue St-Joseph, St-Roch

Québec

•••••
D'une série

Impressions de Luxe et de Fantaisie

Adresser-vous à

LA REVUE DE QUÉBEC

LA REVUE DE QUÉBEC

Journal hebdomadaire

PARAISSANT TOUS LES JEUDIS

Abonnement :— \$2.50.....par an
[payable d'avance]

Tarif des annonces : 1re insertion..... 10 cts la ligne
Insertions subséquentes... 5 " "

Correspondances.—Pour la rédaction :

JOSEPH TURCOTTE
55, rue St Joseph, St Roch.

Pour l'administration :

ADJ. MENARD
53, rue St Joseph, St Roch.

QUÉBEC ET MONTRÉAL

Québec compte maintenant, depuis sa fondation (1608), deux cent quatre-vingt-une années d'existence ; Montréal, plus jeune de trente-quatre années (1642), a augmenté beaucoup plus rapidement en nombre : sa population double aujourd'hui celle de notre ville, et l'accroissement est plus considérable là-bas qu'ici.

Si l'on demande pourquoi ces différences, la réponse est facile : par sa position géographique, Montréal offre au commerce des facilités qui manquent à Québec ; Montréal est l'endroit où se transigent les affaires des riches, fertiles et peuplés districts qui l'entourent ; Montréal attire à lui, naturellement, les grandes activités commerciales, financières, industrielles, parce qu'elles peuvent s'y exercer à l'aise, et favorise également les petites entreprises de toutes sortes, parce qu'elles y trouvent un champ d'exploitation plus commode. Quant à sa population résidente, l'augmentation est due tant au recrutement du dehors, toujours considérable dans une ville d'affaires, qu'aux naissances locales—celles-ci d'autant plus nombreuses que le chiffre des ménages est plus élevé.

Ces quelques vérités, bien simples pourtant, échappent à bon nombre de gens qui, incapables de voir au-delà, préfèrent critiquer, sans merci comme sans raison, et n'ont jamais assez d'éloges pour les hommes de Montréal, jamais assez de

blâmes pour les hommes de Québec. D'autres jaloussent franchement Montréal ; ils se répandent en invectives contre les gouvernements, qu'ils accusent de dépenser trop d'argent pour la grande métropole, et de travailler ainsi à la ruine de Québec. D'autres encore—et ils sont superbes, ceux-là!—contemplant avec mépris le progrès matériel de Montréal ; à les entendre, là-bas réside la supériorité commerciale, mais ici, le monopole intellectuel ; à nous, l'art ; à eux, le métier.

Tant de criaileries et de vantardises lassent à la fin, sans profit pour personne. C'est une ridicule et dangereuse manie, trop générale vraiment, de nous villipender ou de nous exalter outre mesure : elle produit, selon le cas, le découragement ou la prétention, et paralyse les forces vives du peuple. Plus nombreuses qu'on ne pense sont les victimes de ces idées préconçues qui courent la rue, font partie du bagage éducationnel de l'enfant, hantent l'esprit du jeune homme à son entrée dans le monde, entravent, dans ses opérations quotidiennes, l'élan de l'homme mûr, et sont le cauchemar du vieillard qui s'en va répétant sans cesse que, *de son temps*, il n'en était pas ainsi. Résultat déplorable, c'est qu'on se trouve trop ou trop peu—pour essayer d'être quelque chose par soi-même.

Hâtons-nous d'ajouter, cependant, qu'il commence à se faire une énergique réaction. Tout le monde semble comprendre que nous ne sommes ni tellement faibles en affaires, ni tellement forts en littérature, que nous devions négliger la lutte quand il s'agit de nos intérêts. Le fait est que nous sommes débordés par tout ce qui nous vient de Montréal. Les industriels et les commerçants le savent et s'en plaignent depuis longtemps. Quant à nos écrivains, sommeillant dans leur gloire, ils ne se doutent guère que notre ville est prise d'assaut par la littérature anglaise et française qui vient de Montréal. Nous voudrions, nous tromper, mais nos renseignements nous portent à croire que la circulation des publications

périodiques de Montréal est plus considérable à Québec que celle des publications locales, et que, dans notre ville même, Montréal retire, de cette source de revenus, plus d'argent que Québec. Nos confrères, à leur tour, pourraient nous dire comme on aime à lire nos journaux dans la ville-sœur. Mais là n'est pas la question. Un jour viendra, sans doute, qui modifiera cet état de choses : ce sera le jour où Québec aura assez de confiance en lui-même pour n'accepter qu'à bon escient le protectorat étranger. Ce protectorat coûte cher et rapporte peu, qu'il s'exerce dans l'industrie, dans le commerce ou dans les lettres ; le monde des affaires en a l'expérience tous les jours, et nous sonnons l'alarme pour ceux de nos journalistes et de nos écrivains qui ont soulé de la réputation littéraire de notre ville.

Nous comprenons et nous apprécions l'effort de Montréal : il a pour incontestable résultat l'augmentation de la richesse nationale et le progrès dans l'art. Notre rôle n'est pas de rapetisser les autres, mais de nous grandir à leur taille par tous les moyens légitimes. Assez d'autres font étalage de leurs cupidités et de leurs vengeances comme de vertus qui honorent un citoyen : nous sommes un pacifique, et voyons sans terreur les faiblesses du moment, à cause de notre foi dans l'avenir.

JOSEPH TURCOTTE.

LE MAUVAIS ARTISAN.

C'est le samedi soir. Au sein d'une chaumière
Où pénètre le froid, quatre jeunes enfants
Se pressent, tout pâlis, aux genoux de leur mère ;
L'âtre n'a plus de feu, la table d'aliments.

"J'ai faim ! j'ai froid !" Ces mots, mêlés de pleurs étranges,
Résonnent comme un glas dans ce foyer malsain ;
Et la mère répond : " Ne pleurez pas, mes anges,
Votre père bientôt vous donnera du pain....."

Mais l'horloge là-haut sonne déjà dix heures,
Et le père et le pain surtout n'arivent pas !
La marmaille, apaisée un instant par des leurres,
Saute à faire crouler le parquet sous ses pas....

"J'ai faim ! j'ai froid ! du feu !" Ce chant de la misère—
Douloureuse clameur — retentit de nouveau.
L'un des jeunes martyrs sollicite sa mère
De réduire en brasier les planches du berceau.....

Ecoutez ! au dehors des voix sourdes murmurent :
Aux malheureux sans doute on vient porter secours.
Prêtez l'oreille encor ! mais qu'est-ce ? ces voix jurent
Et maudissent le Dieu qui vieillie sur nos jours !.....

— Qui donc ose approcher, le blasphème à la bouche,
Du seuil où la misère étend son voile noir ?
— Ce sont deux artisans, avinés, l'œil farouche,
Qui traînent sur le sol un homme affreux à voir.

Et cet homme est le chef de la pauvre famille—
C'est le père annoncé tantôt comme un sauveur !—
Regardez-le, (haillon que la neige grésillo)
Étendu sur le seuil sans voix et sans vigueur !

La femme ouvre la porte, et, tremblante, s'empresse
Auprès du malheureux dont les traits sont flétris ;
Paraissant oublier sa peine et sa détresse,
Elle lui parle même avec un doux souris !

L'ivrogne veut répondre à ces élans sublimes,
Mais de profonds soupirs entrecoupe sa voix.
A leur tour ses enfants, ou plutôt ses victimes,
Lui demandent du pain, des vêtements, du bois !

Hélas ! pauvres petits, votre prière est vaine !
Vains aussi vos sanglots, vos plaintes, vos douleurs !
Car votre père a mis tout l'or de sa semaine
Au cabaret.....Séchez ces inutiles pleurs !

Que dis-je ? oh ! non, pleurez ! et les nombreuses larmes,
Que votre âme innocente en priant versera,
Toucheront votre : ére. Employez donc ces armes,
Et la victoire, un jour, enfants, vous restera !

Du mauvais artisan cet ivrogne est l'image,
Car l'ivresse affaiblit les cœurs le plus vaillants ;
Elle étend sur notre âme un lugubre nuage
Qui lui cache du ciel les horizons brillants ;

Elle éloigne l'époux du foyer domestique,
Où longtemps il goûta la joie et le bonheur ;
Et lorsqu'il y revient, sombre et mélancolique,
Il porte sur le front le sceau du déshonneur !

Cet homme était jadis un artisan modèle ;
On vantait sa sagesse et son habileté ;
Au dur labeur jamais il n'était infidèle,
Et c'est là qu'il puisait la force et la santé.

Mais quelle affreuse chute ! En moins de trois années,
Il a perdu la foi, l'énergie et l'amour !
Il donne au cabaret le fruit de ses journées,
Pendant qu'à sa demeure on souffre nuit et jour.....

Le monde quelquefois repousse avec malice
L'enfant qui, tout en pleurs, lui tend sa maigre main ;
" Quoi ! te faire l'aumône ? encourager le vico
" De ton père, un ivrogne ?..... Éloigne-toi, gamin !"

Ce langage est cruel, déraisonnable, impie—
Faire expier aux fils le crime des parents !—
Rappelons-nous ces mots du Maître de la vie :
" Laissez venir à moi tous les petits enfants !"

Ah ! ne laissons jamais à leur sort misérable,
Ces enfants dont le père est parfois un bandit ;
Mais faisons-les plutôt assoir à notre table
En leur donnant le pain du corps et de l'esprit.

Nos bienfaits trouveront mille échos dans leur âme—
Leur âme si sensible aux élans généreux—
Et, plus tard, la vertu—cette céleste flamme—
Réchauffera leurs cœurs en les rendant heureux.

Du mauvais artisan et de ses habitudes
Il ne leur restera qu'un pâle souvenir.
Joyeux, ils rempliront les tâches les plus rudes,
Sous le regard de Dieu, sans craindre l'avenir !

J. B. CAQUETTE.

CHRONIQUE MUSICALE

LE DEUXIÈME CONCERT DE LA SAISON

Nous avons eu enfin la visite d'une association musicale américaine. *1st Boston Symphony Orchestral Club*, autrement dit, en français, puisqu'on nous écrit, nous en français, la Société philharmonique de Boston, ou en d'autres termes, le Septuor Hayden, de Québec, composé d'artistes de profession; même devis: 1er et 2me violons, alto, violoncelle, contrebasse et flûte.

C'est lundi soir que nous avons eu cette bonne aubaine.

Le temps, assurément, il ne faut pas se faire faute de le dire, n'était pas à la musique; à moins que l'on prenne pour de la musique les sifflements de l'aquilon à travers les échelons de fils électriques et téléphoniques qui embellissent nos rues, comme les toiles d'araignées, les angles d'un appartement négligé par les domestiques.

Malgré cela, il y avait du monde, et du meilleur, au parterre comme dans les galeries.

Le club d'instrumentistes de Boston a joué avec un ensemble et une délicatesse vraiment remarquables et a déployé dans les mouvements vigoureux, une puissante sonorité. Aussi, a-t-on applaudi, a-t-on rappelé à outrance, surtout la *Berceuse*, de De Sève, composition qui, sans avoir de traits originaux, a un cachet marqué d'élégance; le charmant menuet de Boccherini, mis en honneur à Québec par Prume; une romance au style large de Arthur Foote; *Brise du soir*, délicieuse composition de genre et une nouvelle sérénade, à cordes pincées, toutes deux écrites par Otto Langey; et enfin une danse hongroise de Brahms que le Septuor Hayden a déjà exécutée à la salle de musique le printemps dernier.

Les sérénades d'Otto Langey sont de délicieuses compositions; elles ont toutes un caractère d'originalité qui leur assure du premier coup un franc succès. Aussi sont-elles fort en vogue.

M. F. Lax, est un flûtiste distingué. Il a tenu tout le temps l'auditoire sous le charme. Roulares, trilles, octaves, enfilades de chromatiques, il a donné de tout cela avec un dégage et une précision merveilleux. En rappel nous avons eu une surprise, un solo de flageolet. M. Lax a exécuté sur cet instrument une nouveauté musicale, une danse nationale russe, de Glenka, que nous avons déjà entendue l'été dernier aux répétitions du Septuor Hayden. Le flageolet n'est pas un instrument de concert; mais quand on en joue comme M. Lax, il prend facilement sa place à côté de la flûte, de la clarinette et du hautbois, comme instrument de solo.

La danse nationale russe que le virtuose a exécutée ressemble à s'y méprendre à quelques-unes de nos danses rustiques, mais elle est écrite à trois temps, et son arrangement harmonique est fort bien traité. Inutile de vous dire que M. Lax a remporté un grand succès.

Mlle Augusta Ohrtrom n'est pas ce qu'on peut dire une cantatrice. Sa voix est forte sans avoir cependant d'ampleur ni de sonorité; mais elle dit bien; elle déploie un grand sentiment des nuances, et souligne finement le trait. Elle serait encore plus dans ses moyens en pleine action scénique. Physionomie agréable, tenue élégante, manières distinguées, elle doit faire beaucoup d'effet dans l'opéra. Elle a chanté fort bien "l'Air des bijoux" de Faust, et a donné un bolero de Bourgeois, avec une grâce et une verve qui lui ont conquis tous les suffrages. Elle a eu, cela va sans dire, les honneurs du rappel chaque fois qu'elle a paru en scène.

Alfred De Sève est encore mieux que lorsque nous l'avons connu. Son talent est devenu plus sérieux comme violoniste. Ce n'est pas encore Musin, mais il le deviendra, et il est de taille à le dépasser, s'il le veut. Son talent est grand; son mécanisme est merveilleux; et il a comme Prume et non plus que Musin, la note vibrante qui, par temps, vous fait passer votre cuir et chair mille et un petits frissons. De Sève est un artiste, un virtuose remarquable; c'est un compatriote dont nous pouvons être fier. Il nous fait honneur: malheureusement, ce n'est pas son pays natal qui bénéficie de son talent, mais bien l'étranger. Si nous avions un conservatoire de musique dans le pays, nous pourrions lui offrir une chaire de professeur et par là même une position; mais nous n'avons pas de conservatoire, et au train que les choses vont, nous n'en aurons pas de sitôt; on est trop occupé à faire battre les coqs en politique.

De Sève nous a joué *l'Adagio* et le *Rondo* du premier concerto de Paganini, dans lequel nous avons remarqué des staccati, des suites d'octaves et de doubles notes harmoniques, en tierce et en quinte, qui ne constituent pas de minces difficultés, et que le virtuose a prestement passées au fil et à la pointe de son brillant archet.

Mais nous lui en voulons, et pas médiocrement, de nous avoir donné en rappel le *Carnaval de Venise*, cette vieille histoire d'il y a quarante ans. Qu'on en finisse donc une fois pour toutes avec cet air comédien, vieilli, rebattu, assaisonné à toutes espèces de variations. Qu'on nous serve du neuf, il n'en manque pas; ou sinon, comme le dirait quelqu'un, qu'on nous donne *Yankee doodle* ou *Patrick's Day in the morning*, un air populaire quelconque, autre chose enfin. Nous en avons jusque là du *Carnaval de Venise*; infliger en rappel ce vieil air à un public comme le public québécois, n'est pas lui faire un compliment, et le demander n'est certes pas un brevet de bon goût pour un auditeur. Heureusement, lundi soir, personne ne l'a demandé; on l'a tout simplement subi, et pour permettre à l'artiste de faire oublier cette note fâcheuse, on l'a invité de nouveau à se faire entendre; nous avons eu alors *Home, sweet home*.

Le Souvenir de Spa, fantaisie pour violoncelle, par Servais, a remis en mémoire de plus d'un Québécois les concerts de jadis, et rappelle le souvenir d'un musicien bien distingué, dont c'était la dernière œuvre favorite, M. Antoine Dessane, décédé le 8 juin 1873, c'est à dire depuis seize ans déjà. M. Otto Langey qui a donné cette composition l'autre soir, a presque absolument complété l'illusion par sa tenue et sa physionomie digne et sévère. M. Langey joue très agréablement du violoncelle. Mais entre lui et les Gliese et les Hekling, il y a une grande distance. Il est vrai que l'on peut être moins artiste que ces gens-là, et planer déjà à une hauteur fort respectable.

Nous avons entendu la viole d'amour jouée par M. Richard Stootzer. C'est un violon à six cordes, croyons-nous, et dont la sonorité est pleine de charme. Nous préférierions certainement voir cet instrument remplacer l'alto ou la viole ordinaire dans le devis du quintette à cordes. Il fournirait à l'ensemble une sonorité plus douce, aussi puissante.

On a rappelé le solo de viole d'amour, rêverie écrite par M. Stootzer lui-même.

Somme toute, le concert a été l'un des plus charmants que nous ayons entendus depuis longtemps.

Les artistes sont repartis immédiatement pour Montréal où ils ont dû donner un concert mardi soir. Leur tournée durera sept mois. Ils iront jusqu'à San Francisco.

NOVEMBRE.

La Fête des Morts est proche ; la nature a revêtu son deuil accoutumé, et la grande désolée communique à tout le monde quelque chose de sa tristesse. A ceux qui aiment la poésie, à ceux qui vivent par le cœur et croient à son immortalité, nous recommandons la grave inspiration de Lamartine que nous reproduisons. Au point de vue de la cadence musicale, du choix des expressions, de la coupe rythmique, c'est une des pages les mieux réussies du poète. Les fervents de la correction grammaticale remarqueront une faute de participe à la fin de la treizième strophe,

.....nous qu'ils ont tant aimé !

Nous la laissons subsister parce qu'elle est nécessaire à la rime.

PENSÉE DES MORTS

Voilà les feuilles sans sève
Qui tombent sur le gazon ;
Voilà le vent qui s'élève
Et gémit dans le vallon ;
Voilà l'étrange hirondelle
Qui rase du bout de l'aile
L'eau dormante des marais ;
Voilà l'enfant des chaumières
Qui glane sur les bruyères
Le bois tombé des forêts.

L'onde n'a plus le murmure
Dont elle enchantait les bois ;
Sous les rameaux sans verdure
Les oiseaux n'ont plus de voix ;
Le soir est près de l'aurore ;
L'étoile à peine vient d'éclorre
Qu'il va terminer son tour ;
Il jette par intervalle
Une heure de clarté pâle
Qu'on appelle encore un jour.

C'est la saison où tout tombe
Aux coups redoublés des vents ;
Un vent qui vient de la tombe
Moissonne aussi les vivants :
Ils tombent alors par mille,
Comme la plume inutile
Que l'aigle abandonne aux airs,
Lorsque des plumes nouvelles
Viennent réchauffer ses ailes
A l'approche des hivers.

C'est alors que ma paupière
Vous vit pâlir et mourir,
Tendres fruits qu'à la lumière
Dieu n'a pas laissés mûrir !
Quoique jeune sur la terre,
Je suis déjà solitaire
Parmi ceux de ma saison ;
Et quand je dis en moi-même :
" Où sont ceux que ton cœur aime ? "
Je regarde le gazon.

Ah ! quand les vents de l'automne
Sifflent dans les rameaux morts,
Quand le brin d'herbe frissonne,
Quand le pin rend ses accords,
Quand la cloche des ténèbres
Balance ses glas funèbres,
La nuit, à travers les bois,
A chaque vent qui s'élève,
A chaque flot sur la grève,
Je dis : " N'es-tu pas leur voix ? "

C'est une mère ravie
A ses enfants dispersés,
Qui leur tend, de l'autre vie,
Ces bras qui les ont bercés ;
Des baisers sont sur sa bouche ;
Sur ce sein qui fut leur coucho
Son cœur les rappelle à soi ;
Des pleurs voilent son sourire,
Et son regard semble dire :
" Vous aime-t-on comme moi ? "

C'est une jeune fiancée
Qui, le front ceint du bandeau,
N'emporta qu'une pensée
De sa jeunesse au tombeau ;
Triste hélas ! dans le ciel même,
Pour revoir celui qu'elle aime
Elle revient sur ses pas,
Et lui dit : " Ma tombe est verte !
Sur cette terre déserte
Qu'attends-tu ? Je n'y suis pas ! "

C'est un ami de l'enfance,
Qu'aux jours sombres du malheur
Nous prêta la Providence
Pour appuyer notre cœur ;
Il n'est plus, notre âme est veuve ;
Il nous suit dans notre épreuve
Et nous dit avec pitié :
" Ami, si ton âme est pleine,
De ta joie ou de ta peine
Qui portera ta moitié ? "

C'est l'ombre pâle d'un père
Qui mourut en nous nommant ;
C'est une sœur, c'est un frère,
Qui nous devance un moment.
Sous notre heureuse demeure,
Avec celui qui les pleure,
Hélas ! ils dormaient hier !
Et notre cœur doute encore,
Que le ver déjà dévore
Cette chair de notre chair !

L'enfant dont la mort cruelle
Vient de vider le berceau,
Qui tomba de la mamelle
Au lit glacé du tombeau ;
Tous ceux enfin dont la vie,
Un jour ou l'autre ravie,
Emporte une part de nous,
Murmurent sous la poussière :
" Vous qui voyez la lumière,
De nous vous souvenez-vous ? "

Ah ! vous pleurer est le bonheur suprême,
Mânes chéris de quiconque a des pleurs !
Vous oublier c'est s'oublier soi-même :
N'êtes-vous pas un débris de nos cœurs ?

En avançant dans notre obscur voyage,
Du doux passé l'horizon est plus beau ;
En deux moitiés notre âme se partage,
Et la meilleure appartient au tombeau.

Dieu du pardon ! leur Dieu ! Dieu de leurs pères !
Toi que leur bouche a si souvent nommé,
Entends pour eux les larmes de leurs frères !
Prions pour eux, nous qu'ils ont tant aimé !

Ah ! dans ton sein que leur âme se noie !
Mais garde-nous nos places dans leur cœur :
Eux qui jadis ont goûté notre joie,
Pouvons-nous être heureux sans leur bonheur !

Étends sur eux la main de ta clémence :
Ils ont péché ; mais le ciel est un don !
Ils ont souffert ; c'est une autre innocence !
Ils ont aimé ; c'est le sceau du pardon !

LAMARTINE

LA CHAMBRE DE COMMERCE
DE QUÉBEC.

QUELQUES REMARQUES SUR LE COMPTE-RENDU
OFFICIEL DE SES DÉLIBÉRATIONS.

M. le secrétaire de la Chambre de commerce de Québec nous a fait parvenir le rapport des délibérations du Conseil pour le terme finissant le 30 septembre dernier. Nous l'avons lu avec attention, et soumettons à nos lecteurs les quelques réflexions suivantes qu'il nous a inspirées.

La séance du 9 août a été particulièrement intéressante. On faisait grande réception, ce jour-là, à sir G. R. Somers Vane, délégué par Son Altesse Royale le Prince de Galles et la Commission de l'Institut Impérial de Londres, dont il est l'assistant secrétaire, pour visiter les possessions de Sa Majesté par tout l'Empire et les diverses chambres de commerce qui s'y trouvent, afin de faire connaître le but de cet Institut qui, d'après le rapport, est "l'exposition et la conservation en permanence de collections d'échantillons des produits économiques et industriels de chaque colonie, et la création d'un bureau où l'on pourrait obtenir toutes espèces de renseignements commerciaux, agricoles, industriels ou autres, concernant les diverses dépendances de l'Empire britannique, contribuant par là à entretenir des relations commerciales étendues entre les colonies elles-mêmes, et entre les colonies et la mère-patrie."

Le délégué a ensuite exprimé l'espoir "que les gouvernements et les chambres de commerce accorderaient tout l'aide possible, tant financier qu'actif, afin d'accroître l'utilité de l'institution." Il a déclaré, en outre, que l'Institut n'avait rien à faire avec la politique ni avec la question de la Fédération Impériale.

A sa séance du 13 août, la Chambre de commerce de Québec a résolu "de s'adresser à l'honorable Honoré Mercier, premier ministre de la province de Québec, pour lui faire part de la manière dont le Conseil apprécie le fonctionnement de l'Institut Impérial, et lui demander d'user de sa haute influence afin d'obtenir de la province une aide en faveur de cet Institut."

Tel est présentement l'état de la question. La démarche de la Chambre de commerce a eu pour mobile le désir de faire connaître nos ressources et de développer nos relations d'affaires avec la mère-patrie. Cette intention est louable, mais le moyen proposé nous paraît devoir présenter des objections. Déjà le gouvernement de la Puissance maintient à Londres, à grands frais, un commissariat général qui est, —ou devrait être— un centre permanent de renseignements pour ce qui concerne les affaires du Canada, et qui devrait, à son tour, être en communication constante avec tous les pays qui offrent des facilités pour l'échange de leurs produits et des nôtres. Si, en tous cas, l'organisation pêche de ce côté, c'est au gouvernement fédéral à y voir, de manière à faire de ce commissariat autre chose

qu'une agence politique ayant à sa tête un partisan actif de la Fédération Impériale. L'Angleterre a intérêt, nous le comprenons, à vouloir englober le commerce du monde; c'est une idée fort ingénieuse de mettre cette énorme agence mercantile sous la protection du futur souverain de l'Empire, et de charger des délégués de faire fleurir ce système par toutes les possessions anglaises. Mais ce qui nous étoune et nous surpasse, c'est qu'on demande aux gouvernements des colonies de voter des sommes d'argent pour maintenir, à Londres même, un Institut qui est évidemment fait pour permettre aux marchands anglais d'accaparer et de monopoliser le commerce universel. Ce serait un étrange spectacle, vraiment, que celui de l'Assemblée législative de la Province de Québec, votant, disons \$10,000, pour renseigner les négociants et les manufacturiers de Londres sur les moyens de venir faire concurrence à nos industries grandissantes, et de nous enlever les marchés que nous réussissons péniblement à nous ouvrir au dehors.

Hélas! c'est toujours le vice du système. Nous sommes tellement accoutumés à passer par l'Angleterre pour tout ce qui nous concerne, que nous sommes prêts à la payer maintenant, par l'intervention des gouvernements, avec l'argent du peuple, pour connaître nos propres affaires. On nous fait l'honneur de nous proposer cela; n'ayons pas la naïveté de mordre à l'hameçon: nous irions

... dans le poêle à frire,

comme dit le fabuliste.

On a étudié, dans la séance du 19 août, la question d'accommodations douanières pour les marchandises et le fret, sur les docks. Des hangars permanents vont être construits par la Commission du Havre sur le mur transversal, dans le cours de l'hiver prochain. C'est du travail pour nos ouvriers; les hangars seront prêts au printemps, et les navires de tout tonnage pourront y charger et décharger, à flot, des frets de toutes sortes.

La résolution suivante a été adoptée dans la séance du 25 septembre:

"Qu'attendu que le prolongement du chemin de fer Pacifique Canadien, du mur transversal au quai Allan, serait d'un grand avantage pour le commerce de Québec et dans l'intérêt des vastes entrepôts de la rue Dalhousie ainsi que dans celui du chemin de fer, en développant son trafic à Québec, ce conseil s'adresse au gérant général, lui demandant d'accorder toute son attention à l'important raccordement ci-dessus."

Nous ne faisons que transcrire cette résolution, sans l'accompagner de commentaires. Voilà un sujet d'intérêt public qu'il est bon d'étudier en détail, et sur lequel nous reviendrons. Des spécialistes seuls se sont jusqu'à présent occupés de ces questions. Le peuple a bien le droit de les connaître un peu, et nous nous proposons de les lui expliquer, en nous plaçant au point de vue général de la ville de Québec.

JOSEPH TURCOTTE.

PROPOS DIVERS.

M. J. B. Caouette inaugure aujourd'hui, par une jolie pièce de vers, sa collaboration à la REVUE DE QUÉBEC. Nos félicitations et nos remerciements.

On a, prendra sans doute avec surprise qu'après s'être adressée aux principaux agents de journaux à Montréal, l'administration de la REVUE DE QUÉBEC n'a reçu qu'une réponse qui lui fait connaître qu'on n'avait pas le temps de s'en occuper. Avis à ceux qui encouragent les journaux de là-bas.

C'est à la demande de plusieurs lecteurs que nous insérons dans notre présent numéro la gravure de l'ancienne porte de la Côte de la Montagne.

Nous fournirons gratis la série déjà parue du roman NICOLAS PERROT à toute personne qui s'abonnera à la REVUE DE QUÉBEC.

On peut s'abonner à l'année, au mois ou à la semaine.

Les questions municipales qui se discutent présentement sont d'un haut intérêt pour les contribuables de Québec. Il est malheureux toutefois que l'attention soit absorbée par des dissensions de détail. On a fait récemment d'étonnantes découvertes à propos des finances de la cité. Tandis qu'on est en besogne, nous espérons qu'on va faire pleine lumière partout, et que, selon son droit, le public va être une bonne fois renseigné.



Ancienne Porte de la Côte de la Montagne

Notre article de la semaine dernière, à propos des commis-marchands, a fait naître chez quelques-uns l'idée de réunir en une grande association tous les commis-marchands de la ville, distinctement, pour la protection mutuelle de leurs intérêts. Une assemblée à cet effet serait convoquée prochainement, dit-on, pour élaborer un programme d'action. Une des premières questions à étudier serait celle d'un amendement à la loi pour la protection des commis au cas de faillite. A l'heure qu'il est, du jour au lendemain, advenant la fermeture du magasin par cession judiciaire, ils se trouvent sans travail, sans avances, quelquefois dans la misère. Il serait juste qu'on leur assurât le droit à au moins un mois de dédommagement payable, avant toute autre créance, à même les biens du failli. Plusieurs autres questions importantes quant au salaire, aux heures de travail, etc. seraient également prises en considération.

Le mouvement politique s'accroît. Les partis dessinent plus nettement leurs programmes. Chaque élection partielle est l'occasion d'une escarmouche où les belligérants mesurent leurs forces, avant la grande bataille générale qui ne saurait tarder. La polémique est plus acerbe; on se dit ses vérités entre gens du même parti, surtout les vérités désagréables, signes de mécontentements et de divisions.

Le projet de fédération impériale a, dans le *Canadien*, un organe officiel à Québec, et dans son propriétaire, M. Tarte, un partisan actif, renseigné, convaincu. *L'Electeur* fait les luttes du parti national; son attitude est d'une énergie qui impose, et sa rédaction, sous la main expérimentée de M. Pacaud, d'une vigueur peu commune. Ce sont les deux grands journaux qui se partagent l'opinion, et devraient être reçus par quiconque veut avoir une idée sérieuse de l'évolution politique à Québec.

NICOLAS PERROT

ou

Les Coureurs des Bois sous la Domination Française

PAR G. B.

(Suite)

—Eh bien, je propose que Polite Lapromenade demande au bourgeois de vouloir bien nous expliquer le sens des paroles de grand Pierre, comme l'a écrit Simoneau sur sa feuille de bouleau.

—Adoptée la proposition, cria-t-on tout d'une voix.

Celas se fit un plaisir de donner les explications demandées.

—Vous connaissez tous grand Pierre, dit-il, mais vous ne savez peut-être pas tous que grand Pierre était le plus jeune de trois garçons qui avait eu pour père un fameux chef algonquin, nommé Piskaret. " On dit que ce chef était la terreur des Iroquois, dont ils connoissaient la valeur ; ayant esté dans un de leurs village, il cassa la tête à une famille entière, et puis il se retira dans l'un de leurs buchers. La nuit suivante, il en fit autant à un autre, et leur ayant enlevé la chevelure, il se cacha dans la même retraite. Mais la troisième fois qu'il voulut faire une expédition pareille aux deux précédentes, il fut découvert et obligé de fuir. Il était naturellement agile et dispos, et eust toujours beaucoup d'avance au-dessus des gens qui le poursuivoient. C'est pourquoy il se mit dans l'esprit de les attendre jusqu'au soir. Voyant que la nuit approchoit, il se cacha dans le creux d'un arbre : ceux qui avoient couru après luy crurent qu'il estoit bien loin, et n'espérant plus le rejoindre, se mirent à faire du feu proche de sa retraite et y campèrent. Quand il les vit bien endormis, il leur cassa à tous la teste, et revint chargé de leurs chevelures.

" On dit encore que, dans une autre occasion, il donna lui, cinquième, sur cinq canots iroquois qu'il fit tourner, non pas en tirant sur les hommes qui estoient dedans, mais au fond de leur canots avec des balles ramées qui les remplirent d'eau et les firent verser. Se jettant alors sur les ennemis, il les tua tous, à la réserve de quelques prisonniers qu'il emmena pour divertir son village. Ce coup fut fait au large de l'embouchure de la rivière de Sorel, au milieu du fleuve. Ces actions extraordinaires et plusieurs autres de mesme nature le rendirent redoutable chez l'Iroquois.

" Les Algonkins nous disent que ce Piskaret estoit un homme généreux, et qu'il se fioit beau-

" coup sur son cœur et sur ses jambes. Il partit un jour (mars 1647) de la rivière de Nicolet pour aller à la chasse au-delà de celle de St-François, et comme il s'en retournoit chargé de muffles et de langues d'élaus, il vit six Iroquois derrière luy, qui l'avoient apperçu auparavant, et qui avoient un pavillon à la main. Ils chantoient en marchant la chanson de paix, par laquelle ils faisoient entendre qu'ils venoient à dessein de la confirmer. L'Algonkin les aborda fièrement, et, s'étant assis avec eux, alluma sa pipe, leur donna à fumer, et, dans la conversation qu'ils eurent ensemble, il leur apprit que son village estoit à la rivière de Nicolet, où estoit campé en gros la moitié des Algonkins, et l'autre à la rivière Ouabmachis. Les Iroquois l'informèrent aussy de ce qui les amenoit dans le pays où ils se trouvoient et luy dirent qu'ils alloient voir leur père Ononthio, et congratuler les Algonkins. Après s'être mutuellement fait des honnestetés et des caresses en fumant ensemble, ils se levèrent pour continuer leur chemin, et, sur le champ, un des six Iroquois se chargea de ce que l'Algonkin avait à porter : c'est la coutume des sauvages d'en user ainsi avec ceux qu'ils honorent, et respectent beaucoup. Ils marchèrent tous de front, l'Algonkin au milieu d'eux. Il y eust un de la Compagnie qui resta derrière, et qui, les laissant aller un peu devant, les joignit promptement et cassa la teste à l'Algonkin qui ne s'en méffioit point. " (1)

—C'est horrible, s'écria-t-on.

—Oui, c'était un acte d'affreuse trahison ; mais cet acte ne devait pas rester impuni. Piskaret avait amené avec lui à la chasse son plus jeune garçon appelé Pierre, alors âgé d'environ dix à douze ans. En s'en retournant chez lui et avant sa rencontre avec les Iroquois il avait envoyé son garçon chercher sa corne à poudre qu'il avait oubliée. Au moment où se commettait l'atroce assassinat de son père, le petit Pierre revenait avec la corne à poudre ; il se cacha et ne fut pas découvert, mais il avait remarqué les six Iroquois Agniers, et il fit serment qu'il ne cesserait de les poursuivre tant qu'il vivrait, pour venger la mort de son père. Et jusqu'ici il a tenu parole. Grand Pierre a dit, en agitant la chevelure : " Tiens, encore un, six traitres assassins ; trois, un morts " Ceci voulait dire encore un de tué sur les six traitres assassins de son père dont il avait déjà tué trois. Quand il s'écria ensuite : " Encore deux, un. " Il voulait dire qu'il en restait encore deux et un autre ; c'est-à-dire qu'il restait encore deux des traitres assassins qu'il avait fait serment d'immoler pour venger la mort de son père et un autre qui, sans être l'un des traitres assassins, y avait contribué en ayant, par son éloquence, quoique l'un des plus jeunes chefs Onnontagués, dans un conseil de guerre des Iroquois, fait décider qu'il fallait se débarasser, coûte que coûte, de Piskaret, le plus dangereux de tous les ennemis des Iroquois. Ce chef, encore tout jeune alors, n'était autre que la Chaudière Noire, qui, mal-

(1) Reproduit textuellement de l'un des mémoires de Nicolas Perrot, adressés à M. l'Intendant Bégon. Pages 107-108.—R. P. J. TALGHAN.

heureusement pour nous, s'est rendu trop célèbre comme le plus habile chef de sa nation et le plus mortel ennemi des Français et des Canadiens.

Voilà l'explication des paroles de Grand Pierre. Il ne s'arrêtera que lorsqu'il aura accompli son serment.

—Eh bien ! nous ne pouvons le blâmer, et, si l'occasion s'en présente, nous promettons tous de l'aider.

—Amen, dit Bibi. Merci, au nom de tous nous autres, notre bourgeois. Maintenant faisons un somme, mes amis ; j'opine que nous l'avons bien gagné aujourd'hui.

Cinq minutes après, tous ces hommes dormaient d'un profond sommeil, à l'exception de Colas qui était sorti de la campe pour voir si tout était en ordre, et écouter les bruits de la forêt. Le silence était solennel ; la lune, à son déclin, jetait une pâle clarté sur cette vaste étendue de forêt, dont les arbres, dépourvus de feuillage, semblaient de gigantesques squelettes, étendant leurs longs bras décharnés les uns vers les autres. Assuré qu'il n'y avait rien à craindre, la plupart des chiens esquimaux étant couchés en dehors de la campe, il rentra puis, après avoir jeté quelques quartiers de bois sur le feu pour ne pas le laisser mourir, s'enveloppa de sa couverture et ne tarda pas à s'endormir.

Le septième jour après leur départ de Québec, ils arrivaient de bonne heure à Montréal. Colas fit camper ses hommes en arrière de la montagne. Il prit Lapromenade et un autre homme avec lui, et se rendit de suite à la ville, où sa première visite fut pour la bonne vieille mère Michon, qui l'avait presque élevé et lui servait de seconde mère.

—Ah ! Colas, lui dit-elle en l'apercevant, je suis bien contente de te voir ; embrasse-moi, mon fils ; j'espère que tu ne vas pas nous quitter et que tu passeras l'hiver avec nous.

—Non, bonne mère, je suis venu vous voir pour un instant seulement ; je pars de suite pour les pays d'en haut, et j'emporte mes deux fusils "Lobiac" et "Lafouille" avec les sacs à balles.

—Pourquoi tes deux fusils ? tu as déjà ton Chaumont ; s'il t'arrivait malheur, tu les perdrais tous les trois, ces fusils que tu aimes tant.

—Vous avez raison, bonne mère, je n'emporterai que Lobiac.

—Tu vas au moins prendre la soupe ? Il est midi, je vais faire mettre la table tout de suite. Tu es bien, j'espère ? Faut-il que tu en aies une santé de fer ! Je suis bien sûre que tu n'as pas couché dans un bon lit depuis longtemps.

—Je voudrais pouvoir rester jusqu'à demain, mais impossible. Vous me paraissez en bonne santé ; j'espère que vous ne manquez de rien, bonne mère ?

—Je suis assez bien, Dieu merci, et grâce à toi, mon fils, je ne manque de rien.

Colas prit, à la hâte, le substantiel dîner que lui servit la bonne mère Michon ; puis l'ayant tendrement embrassée, il se rendit au magasin de M. Lamothe où ses hommes devaient aller l'attendre.

Il acheta de la poudre et du plomb, ainsi qu'un sac de biscuit de mer et d'autres provisions dont il pouvait avoir besoin pour le voyage, et en fit faire deux paquets, que ses hommes chargèrent sur leurs épaules.

—Vous pouvez vous rendre au campement maintenant, leur dit-il ; dans une demi-heure je vous rejoindrai. Que tout soit prêt à partir quand j'arriverai ; je voudrais aller coucher à Lachine ce soir.

M. Lamothe, qui était un des plus riches négociants en fourrures de Montréal, avait, en apprenant l'arrivée de Colas à Montréal, envoyé avertir les autres négociants qui étaient intéressés dans l'expédition, et qui avaient tous plus ou moins souffert de l'attaque faite par les Iroquois sur leurs canots à la Roche Capitaine. Aussitôt qu'ils furent réunis, Colas les mit au courant de tout ce qu'il avait fait pour porter rapidement secours aux canots qui étaient chez les Nipissiriniens.

—Et quelle est ton opinion, Colas, dit M. Lamothe, sur le succès de ton voyage ?

—S'il n'y a pas plus de quarante canots iroquois, comme on nous l'a écrit, ce qui, à trois sauvages par canot, ferait à peu près cent vingt ennemis, je n'en ai pas peur du tout. Quant à conduire les canots à Michilimakinak je puis presque en répondre, si les Iroquois ne sont pas plus nombreux que cela. Pour ce qui est de reprendre les marchandises pillées, c'est autre chose. Je crains même qu'il n'y ait pas d'espoir de les retrouver.

—Qui te fait croire cela ?

—C'est que si c'est le Bâtard-Flammand qui commandait un des partis Iroquois, comme on l'a annoncé, c'est un fin, il ne sera pas resté pour se faire prendre par les glaces, avec la presque certitude que des secours composés de Canadiens, d'Algonquins et de Hurons seraient envoyés aussitôt que l'attaque serait connue à Montréal. Il aura dû descendre par l'Outaouais sans qu'il ait été reconnu.

—Il n'est pas descendu par l'Outaouais, nous en sommes certains. Il a été vu avec la Chaudière Noire et tous leurs canots à l'Île Manitouline. On pense qu'ils font la chasse, l'un à l'Île Manitouline, et l'autre à la Pointe-à-Chabot.

—Ah ! cela change l'affaire. Probablement qu'ils guettent nos canots qui doivent passer par la rivière des Français. Si c'est le cas, tant mieux ; nous reprendrons les marchandises.

—Combien donc as-tu d'hommes Colas ?

—J'en ai neuf avec moi ; Simoneau avec ses hommes, seize ; en tout vingt-cinq, sans compter Grand Pierre. Maintenant si l'on ajoute les hommes des canots qui sont au lac Nipissing, il y en aura plus qu'il n'en faut.

—Mais si tu étais attaqué avant de te rendre au lac Nipissing ?

—Eh bien ! je me battrais, et avec mes vingt-cinq hommes, je crois pouvoir vous garantir que les sauvages ne seront pas les plus forts. Les Iroquois ne sont pas tous armés de fusil, il n'y en a pas un sur vingt qui en ait. D'ici au lac Calaboga je n'appréhende aucun danger ; je crois même qu'il n'y en a aucun jusqu'à la tête du grand Opéongo. Je vais tâcher de rejoindre Simoneau avant qu'il dépasse ce lac.

Tous les négociants présents admiraient ce jeune homme qui, sans hésiter, proposait de se battre avec ses vingt-cinq hommes contre cent-vingt Iroquois, commandés encore par des chefs comme la Chaudière Noire et le Bâtard-Flammand. Ils savaient aussi que ce n'était pas vantardise ou aveugle témérité, mais plutôt courage calme et réfléchi de l'homme qui connaissait sa force et son habileté. Ils se levèrent tous et lui tendant spontanément la main :

— Vous êtes notre homme, Colas, et si vous ne réussissez pas, c'est que personne n'aurait pu réussir.

— Merci, messieurs, de votre bonne opinion. J'ai maintenant à vous faire une demande. D'après notre engagement, je dois conduire les canots du Nipissing à Michilimakinak et tâcher de recouvrer, s'il se peut, vos marchandises pillées. Eh bien, si je réussis à reprendre vos marchandises et à donner aux Iroquois une volée suffisante pour leur ôter toute envie de poursuivre nos canots, me permettrez-vous de ne pas aller jusqu'à Michilimakinak, si vos commis à bord des canots déclarent "qu'il n'y a plus aucun danger de se rendre sans escorte jusqu'à Michilimakinak, et qu'ils n'ont plus besoin de mes services?"

— Oui, oui, répondirent-ils, nous te déchargeons de l'obligation d'aller plus loin.

— Merci, messieurs. Maintenant je voudrais avoir des petites chaînettes et des petites pinces ; je pourrais en avoir besoin, si les Iroquois sont aux îles Manitoulines ou aux environs. Je ne sais où m'en procurer.

— J'en ai au magasin, dit M. Lamothe.

Colas, fort satisfait de son entrevue, passa au magasin, où il choisit les chaînettes et les pinces dont il avait besoin. Arrivé au campement où Lapromenade ne l'avait devancé que d'un quart d'heure, il trouva tout en mouvement, les chiens attelés et les hommes n'attendant que son arrivée pour se mettre en route.

CHAPITRE V

SENTIER DE GUERRE

Comme l'avait prévu Colas, aucun incident remarquable ne vint interrompre leur voyage, qui se fit assez rapidement. Les indications de la route étaient suffisamment marquées pour que Colas pût la suivre sans aucune hésitation. Simoneau n'avait rien eu d'extraordinaire à signaler. Quand ils arrivèrent au lac Waba, le signal ordinaire de la correspondance fut aperçu par Colas, qui courut la chercher à l'endroit désigné. Tous ses hommes se pressaient autour de leur bourgeois, impatients d'avoir des nouvelles de Simoneau et de sa troupe. Il lut : "Tout a été assez bien jusqu'ici, les hommes se portent bien et sont pleins de cœur et de courage ; mais la neige devient trop profonde et trop dure pour travailler avec avantage. Nous allons marcher droit au pied du lac Calaboga et de là, comme il a été convenu entre nous, s'il y avait trop de neige, nous prendrions la glace sur la rivière Matawachia (Madawaska), comme

tous les petits lacs, savannes et rivières sont gelés, j'espère que nous n'aurons pas de difficulté à nous rendre à la tête du grand Opéongo. Nous allons forcer de marche. Signaux ordinaires ; grand Pierre dit qu'il n'y a aucun danger de rencontrer les Iroquois jusque-là. Nous avons appris que ces sauvages sont aux îles Manitoulines.

À l'entrée du lac Kamuiskeg, une autre correspondance de Simoneau, écrite seulement deux jours avant, disait : "Nous avons fait forte journée, nous avons vu, vers midi, plus de trente chevreuils traverser le lac, gagnant vers le sud ; nous avons aussi vu beaucoup de pistes d'originaux, allant dans la même direction. Grand Pierre dit que ce sont les loups qui les poursuivent, mais n'en avons pas vu. Je pense que ça pourrait bien être les Iroquois qui font la chasse, quoique nous n'en ayons pas vu de pistes non plus. Nous allons encore forcer de marche pour gagner la tête du grand Opéongo et nous rendre à la cave naturelle que vous avez examinée avec grand Pierre l'hiver dernier. Nous vous attendrons là deux jours. S'il y a apparence que les Iroquois fassent la chasse dans les environs, nous attendons votre arrivée."

Tous les hommes étaient sérieux aux nouvelles qu'annonçait Simoneau, et gardaient le silence, en attendant l'opinion de leur bourgeois.

— Que penses-tu de cela, Bibi ? dit Colas en se tournant vers lui.

— Ce que j'en pense ? vraiment je ne sais qu'en penser, si ce n'est que vous ne prenez pas la chose au sérieux, puisque vous vous adressez à moi qui suis le plus ignorant des mœurs, costumes, et trajectoires des sauvages, et de la vie des bois. Vous ne demanderiez pas l'opinion d'un ignorant comme moi, si vous aviez besoin d'une opinion.

— Tu as raison, Bibi ; oui je ne crois pas que les nouvelles de Simoneau doivent en rien nous inquiéter. On a vu des chevreuils et des pistes gagnant vers le sud, c'est tout. Eh bien, là, je ne puis en conclure que deux choses : ou les bêtes gagnaient le sud pour chercher leur nourriture, à cause des grandes neiges qui paraissent avoir tombé dans ces régions et plus au nord, ce qui n'a rien que de naturel ; ou bien elles sont poursuivies. Si elles sont poursuivies, ce sont ou les loups ou les sauvages qui les poursuivent ; si ce sont les loups nous n'avons pas besoin de nous en occuper, ils ne quitteront pas leurs pistes qu'ils ne les aient atteintes ; d'ailleurs, l'hiver n'est pas encore assez avancé pour que les loups soient affamés. Quant à être poursuivies par les Iroquois, je n'en crois rien ; Simoneau a mal calculé. D'abord il n'a pas vu de pistes ; grand Pierre ne le dit pas, et j'ai plus de confiance dans l'opinion de grand Pierre que dans celle de Simoneau sur ce point ; ensuite, les Iroquois, campés aux îles Manitoulines, sont trop éloignés pour venir faire la chasse jusqu'ici, au risque de rencontrer les Hurons, leurs ennemis. Sur les îles Manitoulines, d'ailleurs, il y a autant d'élan et de chevreuils que partout ailleurs. Une autre raison c'est que si les Iroquois chassaient le chevreuil et l'élan, ces bêtes se sauve-

raient vers le nord ou l'est, tandis qu'elles gagnent le sud. Qu'en penses-tu, Jean ?

—Je pense comme vous, mon bourgeois ; d'ailleurs la croûte sur la neige est assez forte pour porter le chevreuil. Ce n'est pas quand la croûte porte que les sauvages font la chasse, ils attendraient le dégel.

—Sans doute ; ainsi, mes amis, nous ne devons pas avoir d'inquiétude, ce qui ne veut pas dire pourtant qu'il faille ne pas être sur ses gardes. Comme Simoneau doit m'attendre, je vais vous quitter et prendre les devants. J'aurais voulu t'emmener, Jean, mais tu es le seul qui connaisse bien la route, il faut que tu serves de guide. Je vais prendre Bibi, et chacun sa traîne. Sur la mienne j'attellerai le gris et la grise ainsi que grison. Quels sont, Jean, les trois meilleurs coureurs parmi les chiens ?

—Les deux qui sont déjà attelés sur la traîne de Bibi, et celui-ci.

—Bien, Bibi, tu vas prendre tes armes et assez de provisions pour deux jours ; nous partirons après dîner. Il est temps de manger. Jean, tu connais les signaux de la route ?

—Oui, mon bourgeois.

—Nous allons aussi emmener Médor avec nous ; nous te laisserons Merlin qui ne manquerait pas de suivre nos pistes, si tu te trouvais en peine. Tu connais bien les chiens, penses-tu que sur la croûte ils puissent faire trois lieues par heure pendant quatre à cinq heures ?

—Oh oui, et plus même si vous les poussez. Les chiens ne sont pas du tout fatigués, et les chemins sont beaux. Vous vous apercevrez de leur lassitude, quand ils feront entendre un petit hurlement sourd. Après les avoir fait manger, il sera bon de les laisser reposer une demi-heure, si vous pouvez, ou bien de les mener petit train, au trot par exemple, pendant une vingtaine de minutes, avant de les lancer. Un seul repas par jour suffit.

Aussitôt le dîner pris, et après avoir minutieusement donné ses instructions et recommandé à Jean de se hâter autant que possible, Colas et Bibi se mirent en route, au petit trot, comme l'avait recommandé Jean. Les dociles bêtes semblaient comprendre qu'il s'agissait pour elles de fournir une course extraordinaire, puisqu'on leur faisait quitter leurs camarades et qu'on les forçait à changer d'allure. Colas n'eut pas besoin de faire claquer les fouets ; le gris et la grise secouèrent joyeusement leurs têtes, et continuèrent pendant environ une vingtaine de minutes l'allure qui leur avait été donnée en partant. Colas, qui ne voulait pas trop les presser dans les commencements, les laissait faire. Bientôt le gris prit un trot plus allongé ; la grise et grison allongèrent à leur tour, et continuèrent ainsi une dizaine de minutes. Grison à son tour donna un vigoureux coup de collier en s'élançant au galop et tous les trois, d'eux-mêmes et ensemble, prirent leur train de route. Ce n'était plus ces bonds désordonnés d'une course de six à sept milles qu'avait remarquée, la première fois, Colas, alors qu'excités par les fouets et les cris de leurs meneurs, les chiens de chaque traîne cherchaient à se passer mutuellement, sur la glace de Québec, semblant

prendre autant d'intérêt à la course que leurs maîtres eux-mêmes. Cette fois c'était le galop allongé, régulier, sans effort apparent, qu'il admirait dans ces intelligentes et vigoureuses bêtes. Bibi suivait tout près, en arrière.

—On n'a pas besoin de fouet, Bibi ?

—Non, mon bourgeois.

—Si tu trouves que je vais trop vite, tu me crieras : surtout ne te laisse pas dégrader.

—Je crois que je vous suivrai sans difficulté, trois à quatre heures au moins.

—Ne fouette pas les chiens ; il vaudra mieux modérer, tu m'appelleras.

On continua du même train pendant trois heures, faisant trois lieues à l'heure. Le temps était splendide, un peu froid, mais sec et calme ; la route excellente. Quoique les chiens ne parussent marquer aucune lassitude, Colas crut à propos de modérer leur allure ; ils les mit au petit trot, à la visible impatience des chiens qui, plus d'une fois, voulurent se remettre au galop. Peu de temps après, il les mit au pas et sauta en dehors de la traîne.

—J'ai besoin de me dégourdir, Bibi ; ces chiens peuvent, je crois, courir toute la journée comme cela, ils n'ont pas l'air fatigués.

Il alla les caresser l'un après l'autre.

—Les miens n'ont pas l'air fatigués non plus, dit Bibi.

—Mais où est donc Médor ? dit Colas en regardant de tous côtés. Il était bien avec nous quand nous sommes partis.

—Oui. Je l'ai même vu, il n'y a pas plus d'une heure, qui courait derrière la traîne.

—Il sera resté en arrière, trop fatigué pour nous suivre.

—Possible, mais je ne crois pas.

En même temps, Bibi se mit à siffler ; et l'on vit sortir Médor de dessous la couverture que Bibi avait jetée sur le siège de sa traîne et dont les bords, retombant de chaque côté, le recouvraient complètement ; il s'étira comme un chien qui vient de faire un bon somme. Bibi était tout surpris et paraissait mécontent. Colas ne put s'empêcher de rire.

—Ton chien n'est pas bête ; mais ça ne peut pas faire pour les chiens, quand il vont à la course, Bibi. Si les chiens n'allaient qu'au pas ou même au petit trot, je ne dis pas, mais à la course, ça les fatiguera trop, tandis que nous avons tant besoin de leur vitesse dans ce moment. Tu y veilleras, Bibi.

—J'en suis vraiment tout confus, mon bourgeois.

—Pour cette fois, il n'y a peut-être pas trop de mal, car si nous sommes obligés de marcher une partie de la nuit, nous enverrons Médor en éclaireur, fouiller la forêt que nous allons avoir à travers. Vois-tu là-bas, à peu près six lieues, ce bois dans l'ouest ? Je voudrais m'y rendre avant la nuit. Nous nous reposerons quatre à cinq heures pour le traverser ensuite avant le jour.

—Je vous réponds, mon bourgeois, que Médor récompensera le temps qu'il a volé à dormir.

Un quart d'heure après, les chiens repartaient à

leur galop allongé. Vers cinq heures ils arrivaient à la lisière de la forêt où Colas les mit au pas, afin de les laisser soufler avant de les dételé. Médor avait été envoyé en avant pour battre la route. Colas ayant trouvé un endroit convenable pour camper fit dételé les chiens.

—Bibi, dit-il, nous allons camper ici ; je crois qu'il est prudent de ne pas faire de feu et aussi il ne faudra parler qu'à voix basse. Nous pouvons faire un abri avec des branches de sapins, mais pas de hache pour les couper ; nos couteaux suffiront, afin de faire le moins de bruit possible. Nous en mettrons aussi sous nous pour coucher. Penses-tu avoir assez de ton capot et de ta couverture sans avoir froid ?

—Oh ! oui, mon bourgeois. D'ailleurs nous ferons coucher les chiens avec nous, ils nous réchaufferont.

—C'est bien. Tu as dans ta poche du biscuit et du lard froid, nous prendrons une bouchée avant de nous coucher. Comme les chiens n'ont besoin de manger qu'une fois par jour, ils attendront jusqu'à demain. Aie bien soin des provisions ; ton Médor, qui sait voler une promenade en traine, pourrait bien trouver le sac aux vivres.

—Pour ça, n'ayez crainte. Mais pendant que nous mangerons, nous leur donnerons bien à ces pauvres bêtes un petit morceau de biscuit et de couenne de lard ? rien que pour tromper leur appétit, et les amuser.

—Ça va sans dire.

L'abri fut bientôt préparé : cinq à six brassées de petites branches de sapin jetées sur la neige, sous la campe, formaient un assez bon lit. Après avoir mangé, Colas et Bibi s'étendirent sur les branches, enveloppés de leur couverture, ayant préalablement fait coucher près d'eux les chiens qui ne demandaient pas mieux. Au bout de quelque instants, Colas dormait d'un profond sommeil. Il n'en était pas de même de Bibi, qui, inquiet des précautions que prenait son bourgeois, et encore peu accoutumé à la vie des bois, pensait aux loups et aux Iroquois. Il fut assez longtemps sans pouvoir fermer l'œil, mais voyant la tranquillité de son bourgeois, qui ronflait comme un bienheureux, et surtout l'immobilité des chiens, il finit par s'endormir. Son sommeil n'était pas tranquille ; il rêvait à des casse-tête, qui tournoyaient autour de lui sans personne pour les tenir, et à des couteaux qui planaient dans les airs. Il se tourna deux ou trois fois durant son sommeil, ce qui réveilla Colas qui, croyant que Bibi pouvait avoir froid, prit sa couverture et l'étendit sur lui au moment où ce dernier se réveillait lui-même. D'abord Bibi n'osa faire un mouvement, étant encore un peu sous l'impression de son rêve. Il fut plus d'une minute avant de pouvoir constater que c'était son bourgeois qui l'enveloppait de sa propre couverture. Cet acte de sollicitude et d'abnégation du maître pour le serviteur le toucha vivement, et il ressentit un sentiment d'affection et de profond dévouement pour son bourgeois. Il eut honte aussi d'avoir laissé son bourgeois se priver de sa couverture pour l'en recourir. Colas s'était recouché et dormait déjà avant que Bibi eût pu réaliser complètement toute la situation.

Il s'aperçut alors pour la première fois, que Médor, qui s'était étendu à ses pieds, n'était plus là. Il étendit un bras et constata qu'aucun des chiens n'était resté à sa place. Il appela doucement, mais aucun des chiens ne répondit à son appel. L'obscurité était profonde sous la campe. Bibi n'était pas peureux et pourtant, malgré lui, il ne put s'empêcher de ressentir une grande inquiétude. Il eut l'idée de réveiller son bourgeois, mais il dormait si bien, et il connaissait son extrême prudence, dont Jean lui avait souvent parlé, ainsi que son courage à toute épreuve. Il ne dormirait pas, se dit-il, s'il y avait le moindre danger. Bibi se mit à écouter et crut entendre un bruit vague, qu'il ne pouvait définir, en dehors de la campe. Ce n'était pas le grondement des chiens ; et pourtant, pourquoi Médor ne venait-il pas l'avertir du danger, s'il y avait quelque ennemi à craindre au dehors ? Il s'assura que son couteau était bien à sa ceinture, puis prenant ce qu'il appelait sa canne qu'il mettait toujours à côté de lui en se couchant, il se coula doucement jusqu'au dehors de l'abri, puis il écouta avant de se relever. La nuit était belle, les étoiles brillaient au firmament. Il regarda longuement dans toutes les directions. Il ne vit rien. Le même bruit étrange, indéfinissable, se faisait toujours entendre, et il ne put en reconnaître la nature. Alors il eut envie de se lever et de marcher vers l'endroit d'où venait le bruit, mais une réflexion l'arrêta ; s'il allait commettre une imprudence, lui qui ne connaissait pas toutes les ruses des sauvages dans les bois, sur le sentier de la guerre ? Peut-être n'avaient-ils pas découvert la campe si bien dissimulée et il pourrait par un coup de maladresse faire tout découvrir. Et les chiens, où étaient-ils donc ? Enfin il crut que ce qu'il y avait de mieux à faire était d'éveiller Calas.

—Chut ! chut ! mon bourgeois, dit-il en l'éveillant. Il y a du bruit dans la forêt que je ne comprends pas. Tous les chiens sont partis depuis longtemps et ne reviennent pas.

Colas en un instant fut debout, s'assura que son couteau était à sa ceinture, puis saisissant son fusil, il souleva doucement une branche, et il écouta. Au bout d'un instant, il se mit à rire de bon cœur, de ce rire en dedans, sans éclat et sans bruit, comme il convient dans la forêt où à chaque instant, quand on est sur le sentier de la guerre, on peut se trouver près d'un ennemi sans le savoir.

—Quoi, Bibi, tu ne reconnais pas ce bruit ? ce sont les chiens qui sont à manger quelqu'un animal mort, qu'ils ont senti. Ecoute, et tu vas comprendre.

—En effet, oui, maintenant je distingue. C'est bien ça.

—Siffle Médor, il va nous mener au festin.

En effet, Médor arriva bientôt, en frétilant de la queue. Ils suivirent Médor qui les conduisit juste à l'endroit où les chiens se régalaient d'un chevreuil.

Colas tira son briquet et, après avoir allumé une écorce de bouleau, examina le cadavre du chevreuil.

—Il n'y a pas plus de quatre à cinq heures qu'il

est mort. Il a été tiré par un coup de fusil ; il a dû avoir couru longtemps après avoir été frappé. Il a le col et la poitrine couverts de bave ensanguantée. Il venait directement de l'ouest, continua-t-il, après avoir examiné la direction des pistes, car un chevreuil quand il se sent frappé mortellement court droit devant lui, sans dévier ni à droite ni à gauche, jusqu'à ce qu'il tombe épuisé pour mourir. Il est possible qu'il ait été tiré par quelqu'un de nos gens, peut-être par quelques sauvages hurons qui quelquefois viennent près d'ici pour faire la chasse. Demain au jour, si ce sont les sauvages, ils se mettront sur les traces du chevreuil ; nous pourrions peut-être les rencontrer, quoique ce ne soit pas probable, vu qu'aussitôt la lune levée nous nous mettrons en route. Nous allons rappeler les chiens, Bibi, et nous les attachons pour qu'ils ne se gorgent pas outre mesure. Ils ont assez mangé, il faut qu'ils reposent trois à quatre heures avant notre départ.

Il fut fait ainsi que l'avait recommandé Colas.

Vers deux heures après minuit, Colas réveilla Bibi qui cette fois dormait profondément. Les chiens bien reposés furent attelés, et l'on se remit en route, Colas suivant exactement les signaux du sentier à un train modéré. Quand il fut sorti du bois, il les laissa prendre leur grand train de galop sur le lac grand Opéongo. Il n'était que trois heures de l'après-midi quand il aperçut le signal de correspondance de Simoneau. Il charcha vite la feuille de bouleau et lut : " Rien qui vaille la peine d'être mentionné. Tout va bien ; nous partons pour la Cave. Comme nous quittons la glace pour prendre le bois, les hommes vont couper les branches qui seront visibles au-dessus de la croûte le long du sentier".

Il était près de minuit quand enfin Colas et Bibi arrivèrent à la Cave, n'ayant pu, dans le bois, suivre le sentier qu'au pas durant la nuit, marchant en raquette au devant des chiens, Médor fouillant la forêt de tous côtés. Colas avait donné le signal de son approche, c'était un sifflement aigu, fort et prolongé, répété à trois reprises différentes. La sentinelle placée à la porte de la Cave au premier sifflement reconnut le signal et en donna aussitôt avis à ceux qui étaient au-dedans. Simoneau et tous ses hommes étaient sortis, quelques-uns tenant à la main des torches allumées qui éclairaient vivement l'entrée de la cave.

Ce fut pour tout le monde une grande joie de se revoir après une si longue séparation, surtout dans les circonstances où ils se trouvaient, si près des sauvages ennemis qu'ils pouvaient s'attendre à rencontrer d'un jour à l'autre, même d'un moment à l'autre. Colas arrivé, il leur semblait que les dangers avaient, sinon disparu, du moins perdu la plus grande partie de leur imminence. Et Bibi, malgré sa confiance en son bourgeois, était d'opinion qu'il y avait plus de sécurité au milieu d'une vingtaine de robustes et braves compagnons dans une bonne et large cave naturelle, au flanc d'un rocher, que d'être, lui second, sous une campe de branches de sapin, au milieu de forêts interminables où l'on entendait des bruits étranges qui vous faisaient courir des frissons dans les veines, quand

on ne savait pas que c'étaient des chiens à la curée qui les causaient. Il n'y eut pas jusqu'aux chiens qui ne fussent choyés et caressés en attendant un bon souper qu'on leur préparait. Des brassées de sapin sec, lancées sur le foyer, jetaient une joyeuse clarté, et, comme le remarqua Bibi, répandaient dans la cave une bienfaisante chaleur qui n'était pas à dédaigner.

Les deux parts furent bientôt au courant de tout ce qui leur était arrivé durant leur voyage. Simoneau mit Colas au fait de ce qu'il avait remarqué. Colas le félicita sur sa célérité et l'excellence du travail exécuté par ses hommes ; puis il exprima aux hommes combien il était satisfait de leur conduite.

—Mais où est donc grand Pierre ? continua-t-il, en s'adressant à Simoneau.

—Il est parti aussitôt notre arrivée pour aller tendre ses collets ; il faisait encore grand jour ; il devrait être de retour. C'est lui qui nous fournit notre nourriture ; vous voyez ces lièvres et ces perdrix, c'est le produit de sa chasse.

Après un copieux repas auquel les arrivants comme les arrivés firent honneur, les hommes, les uns après les autres, s'étendirent enveloppés de leur couverture, les pieds tournés vers le feu, sur d'épais matelas de branches de sapin, et s'endormirent profondément, sans en excepter Bibi.

Colas s'entretenait depuis longtemps avec Simoneau quand on entendit la sentinelle crier : "Ohé !" Il n'y eut pas de réponse, mais peu en même temps on vit un homme apparaître à l'entrée de la cave. C'était grand Pierre. Il avait, comme de coutume, l'air grave ; il s'avança vers Colas dont il prit la main que celui-ci lui tendait, puis s'assit auprès du feu sans rien dire. Colas qui connaissait ses manières, continua sa conversation avec Simoneau. Après avoir fumé une dizaine de minutes, grand Pierre dit :

—J'ai vu Hurons.

—Où ? dit Colas.

—Une heure d'ici ; de l'autre côté de la rivière. Chef bien en colère ; il va au lac Nipissing, à la bourgade du Lièvre.

—Connais-tu le chef ?

—Oui, Kondiaronk.

—Ah ! Sais-tu pourquoi il était en colère ?

—Il faisait la chasse sur la mer d'eau douce, quand les Iroquois ont volé ses pièges. Il n'a que cinquante jeunes gens avec lui ; il va chercher les Français et les Algonquins, qui sont à la bourgade du Lièvre, pour reprendre ses pièges aux Iroquois.

—As-tu appris si ce sont nos gens avec nos canots qui sont à la bourgade du Lièvre ?

—Oui.

—Sais-tu combien de nos canots ont été enlevés par les Iroquois ?

—Sais pas ; Kondiaronk sait pas. J'ai pas voulu dire à Kondiaronk que tu venais ici, pour ne pas faire connaître la cave. Il va droit à la bourgade. Ses traînes sont chargées de peaux de rat musqué.

—Quelle distance y a-t-il d'ici à la bourgade ?

—Par la route que va prendre Kondiaronk, une

grande journée ; d'ici, en passant au nord de la montagne, une petite journée.

—Tu dois avoir faim, mange. Tu dois être fatigué, tu te reposeras. Au jour, j'aurai une lettre à envoyer à la bourgade du Lièvre, je voudrais qu'elle fut portée à mon commis, avant que Kondiaronk n'y arrive. Pourras-tu la porter ?

—Grand Pierre jamais fatigué ; prêt à partir tout de suite, s'il faut.

—Non, mange et dors ; il faut que j'écrive ma lettre, après avoir consulté avec Simoneau. Je te réveillerai quand la lune sera levée, vers cinq heures.

Après s'être informé de la disposition des hommes, dont plusieurs n'avaient été engagés que pour le travail sur le sentier et leur retour ; Colas fut fort satisfait d'apprendre que tous avaient manifesté le désir de l'accompagner partout où il voudrait les mener, pour attaquer les Iroquois ou tout autre ennemi, et qu'ils n'aimeraient rien tant que de se battre contre les Iroquois surtout.

Colas était indécis de savoir s'il irait de suite trouver Kondiaronk à son campement, ou s'il ne serait pas mieux de lui cacher son arrivée par la nouvelle route qu'il avait suivie, et d'aller le rencontrer à la bourgade du Lièvre. Il se décida à ce dernier parti. Il écrivit, sur une feuille de bouleau, les instructions qu'il fallait suivre à l'égard du chef Huron. En tous cas on devrait attendre son arrivée.

Il se coucha ensuite, recommandant à la sentinelle de l'éveiller aussitôt que la lune se lèverait. Au moment où la sentinelle entrait pour prévenir Colas, celui-ci était déjà debout, remettant sa lettre à grand Pierre, et lui disant de ne faire connaître à personne la situation de la cave ni la route qu'ils avaient suivie. Il lui enjoignit également de revenir le plus tôt possible. Colas avait aussi ses raisons particulières de laisser Kondiaronk se rendre le premier à la bourgade.

CHAPITRE VI

LA CAVE.

Colas fit un examen minutieux de la cave qu'il avait choisie, l'année précédente, comme l'endroit le plus favorable pour y établir un poste, dans le cas où il se déciderait à faire des voyages d'hiver aux pays d'en haut. Le premier examen qu'il en avait fait n'avait été que superficiel ; sa position avantageuse à égale distance, à peu près, de sa cache à l'Anse-aux-canards, sur le lac Huron, et de la bourgade du Lièvre sur le lac Nipissing, l'avait porté à la choisir comme terme de la route, ou sentier, qu'il s'était proposé de faire nettoyer pour la facilité des traînes d'écisses dont il avait à se servir pour le transport de ses pelleteries à Montréal, en hiver. Après avoir reconnu la position de sa cave, qui était une véritable petite forteresse, il vit qu'avec quelques additions il la rendrait facile à défendre par quelques hommes contre les attaques des sauvages ; il se décida à en faire son magasin.

Il n'y avait que la famine et le manque de mu-

nitons qui pussent contraindre ses défenseurs à la livrer. L'entrée de la cave ne pouvait être aperçue de l'extérieur, située au flanc d'un rocher qui s'élevait presque à pic sur les bords d'une des branches de la rivière Neyetawa, dont les eaux baignaient ses pieds. Il fallait suivre, pendant une dizaine de pas, une fissure dans le roc qui formait une espèce de galerie élevée d'une vingtaine de pieds au-dessus de la rivière, où deux hommes pouvaient à peine marcher de front, avant d'entrer dans la cave. La roche surplombait la galerie de manière à lui donner l'apparence d'un corridor étroit. La cave elle-même était partagée en deux parties ; la première pouvait avoir une trentaine de pieds carrés et une vingtaine de hauteur ; la seconde, qui était plus grande, offrait de chaque côté des enfoncements étroits et profonds très propres à y loger des marchandises et des provisions. Cette salle était séparée de la première par un étroit corridor n'ayant pas plus de trois pieds de hauteur et une longueur de dix pas à peu près. En avant de la cave, de l'autre côté de la rivière, le terrain était bas et couvert de savanes dénudées, s'étendant fort au loin. Des étangs et des chaussées à moitié détruites annonçaient qu'autrefois elles avaient été la demeure des castors, qui les avaient désertées ou en avaient été chassés.

Colas en examinant, de dessus la rivière, les approches de la cave, aperçut la fumée qui s'échappait de la salle, au centre de laquelle avait été établi le foyer. Cette fumée pouvait être à l'œil perceptible du sauvage, un indice suffisant pour trahir l'existence de la cave, qui autrement n'est pu la trouver, à moins qu'un pur hasard y conduisit quelqu'un, comme Colas et grand Pierre l'avaient trouvée, en poursuivant un renard qui s'y était réfugié. Colas résolut de voir s'il n'y aurait pas moyen de donner une autre issue à la fumée. On fit, sans résultat, des recherches à l'intérieur de la cave. Des hommes firent un long détour pour monter sur le rocher ; la neige était partout trop profonde pour rien découvrir. Alors, Colas qui avait remarqué que plusieurs fissures lézardaient la voûte de la seconde salle, y fit faire un grand feu et comme il n'y avait pas d'issue, la salle s'emplit de fumée au désappointement de tout le monde. Colas néanmoins continua à jeter du bois sur le foyer ; au bout de quelque temps, on crut s'apercevoir que la fumée n'était pas si épaisse, et peu à peu on eut la satisfaction de voir qu'un courant assez sensible de bas en haut, se faisait sentir. En moins d'une demi-heure, la fumée montait en longues spirales et disparaissait vers le plafond de la salle. La chaleur avait fait fondre la neige et ouvert un passage à la fumée. Cette seconde salle fut dès lors adoptée pour y faire le feu à l'avenir. Les recherches à l'intérieur de la première salle n'avaient pas été perdues néanmoins ; on avait trouvé que l'issue, par laquelle passait la fumée, donnait sur une petite plateforme, longue d'une dizaine de pieds sur une largeur de quatre, d'où l'on avait une vue étendue en amont et en aval de la rivière, tout en étant protégée par une petite ceinture de roches en forme de garde-fou, derrière laquelle on pouvait voir au loin sans être aperçu.

Cadeaux de Noëles, etc.

E. JACOT

IMPORTATEUR DE

Montres et Articles de Fantaisie

HORLOGERIE, BIJOUTERIE,
ORFÈVREURIE, LUNETTERIE,

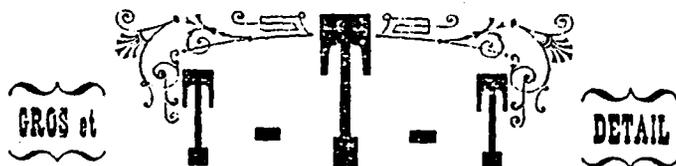
Prix très réduits

chez **E. JACOT**,

MARCHAND-BIJOUTIER

RUE ST-JOSEPH, (en face du Presbytère) ST-ROCH

Pour le CHIC américain
ALLEZ CHEZ
PIERRE LANGLOIS
TAILLEUR
303 rue St-Joseph, St-Roch
Vous serez toujours servi à votre goût et dans le plus court délai.



J. B. ROUSSEAU,

IMPORTATEUR DE

THÉ — de la CHINE
et du JAPON —

240 rue St-Joseph, 206 rue St-Jean, Quebec

Cote des Marchands, Levis

Une visite est sollicitée.

CHS VEZINA

Ferblantier,

Plombier, Gazier

Poseur d'APPAREILS de CHAUFFAGE (à la Vapeur et à Eau Chaude)



A l'honneur d'informer ses amis et le public en général que son établissement est maintenant transporté au

coin des rues **DU PONT ET DU ROI**

où il gardera constamment un assortiment des plus complets et s'occupera spécialement à

Poser des Appareils de Chauffage
à la Vapeur et à Eau chaude.

Comme toujours, il emploiera les meilleurs ouvriers et des matériaux de première classe, de manière à répondre parfaitement à la confiance de tous ses clients, dont il sollicite les commandes comme par le passé.

L'atelier est situé sur la rue Du Roi.

ALFRED GINGRAS

Barbier et Tabacconiste

322 rue St-Joseph

St-Roch, - - - Quebec

Une visite est respectueusement sollicitée

RASOIRS RÉPARÉS . . . PRIX TRÈS MODÉRÉS